

OLEG ERMAKOV

HIVER  
EN AFGHANISTAN

*Traduit du russe  
par Françoise Gréciet*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :  
Афганские рассказы

## Le Clochère

On nous avait emmenés dans la steppe, nous avons vu des tentes, des espaces gris avec des montagnes à l'horizon et nous nous étions mis à vivre là : manger, dormir, marcher, avoir des maladies, hépatite, typhus, nettoyer le canon des armes, obéir aux officiers et nourrir les poux. Nous avons bronzé, maigri, noué des liens d'amitié et cessé de nous réveiller la nuit lorsque les avant-postes de combat ouvraient le feu sur leurs positions. Nous avons appris à fumer du haschisch, à regarder tranquillement dans les yeux les prisonniers condamnés, à ne pas nous poser de questions sur l'avenir et à écrire des lettres parfaitement neutres.

Il y avait eu le premier jour, et le deuxième jour, le vingtième, le soixantième. Le soleil flottait dans le ciel, le ciel était éclatant, le soleil brûlant, nous haïssions le soleil ; pendant les opérations, quand la batterie restait des journées entières au milieu des dunes rouges, les gars de Vologda et d'Arkhangelsk avaient des saignements de nez.

Le temps semblait devenu néant, éternité. Mais qu'on porte quelqu'un sous un drap dans l'hélicoptère et nous nous persuadions que le temps existait encore pour nous – l'éternité, c'était ça, cette civière entrée devant nous dans l'éternité. Nous avons une peur viscérale de l'éternité. Et nous nous disions : revoir ne serait-ce qu'un instant nos villages et nos villes, et alors seulement, oui, on pourrait bien nous expédier dans l'éternité s'il le fallait à ce point. Mais tous, ils partaient directement de là, de ces steppes, de ces montagnes et de ces déserts, ils partaient, avec leur vareuse déchirée, noirs et nu-pieds.

Lentement, mais tout de même, le temps passait.

Il y eut le centième jour. Des sauriens métalliques traversaient le ciel, tenant dans leurs griffes des fruits métalliques. Le soleil pompait le dernier reste de sueur des pores, les gourdes étaient vides, le camion-citerne avait basculé au fond d'un précipice et dans le lit des rivières il ne restait que poussière. La terre était sèche, sèche... Alors survinrent les sauriens tachetés ; les fruits bien mûrs se mirent à éclater en tranchant de leurs projections la peau des chameaux de bât, des ânes et des hommes ; les ânes, les hommes et les chameaux criaient, et la terre sèche, aspergée, s'humidifiait. Mais le soleil, aussitôt, absorbait tout, ne laissant que des croûtes noirâtres.

Voilà pourquoi cette grande étoile jaune devenait, vers le soir, lourde, gluante, trouble et brune.

Le temps passait. Et il y eut le trois centième jour, et après lui, encore des jours et des jours, des nuits et des nuits, et parfois je voyais une colline avec une rangée de sapins, une église, des vergers, des isbas, je voyais Le Clochère.

Le Clochère, pas Le Clocher – cette faute, si musicale, comme je l'ai aimée, là, au fond des steppes – car c'est bien ainsi que les paysans ont appelé et appellent leur village.

Au Clochère, il y a une église avec un grand clocher, l'église est sans icônes ni fenêtres, des arbres poussent sur sa coupole, des bouleaux et un érable, et le clocher n'a pas de cloche.

Occupé à lire dans le grenier, je jetais un coup d'œil par la lucarne et voyais l'église sans croix mais avec ses petits arbres minces, les bouleaux et l'érable. Les gens avaient abattu les croix, cassé les vitres, arraché les châssis et les portes, ils auraient bien profité aussi des briques mais, après s'être un peu attaqués au mur, ils avaient renoncé ; le maçonnerie d'une église, c'est du solide. Les arbres, eux, ne renoncent pas, les herbes et les arbres font leur œuvre, ils enfoncent leurs griffes dans la coupole et les murs, ils

poussent, chaque jour, chaque nuit, élargissent, en remuant les doigts, les fentes et les crevasses ; l'hiver, toutes les déchirures et plissures sont remplies de glace, couvertes de neige ; qu'arrive le printemps et, dans la journée, la glace fond pour durcir pendant la nuit ; la nature travaille inlassablement à sa propre création et, ce faisant, détruit tout ce que les bras de l'homme ont bâti dès lors que les hommes baissent les bras.

En automne, les petits arbres, sur l'église, étaient jaunes et l'érable pourpre. Par la fenêtre du grenier, devant laquelle se trouvait ma table, avec des livres, un cendrier, un bocal de kvas, je regardais l'église décorée par la nature et j'imaginai facilement quelque chose comme le Grand Angkor, abandonné par les hommes à la suite d'une inondation qui, en transformant tous les champs environnants en marais, avait provoqué la famine ; j'imaginai cette ville royale de l'empire médiéval du Cambodge, avec ses places, ses temples, ses marchés, ses palais et ses colonnades, punie par la dextre de la nature : les premières plantes sauvages se faufilaient dans la ville, commençant à tout ébranler et ronger, et puis la jungle jaillissant, torrentielle, et engloutissant la gloire de l'Indochine, le Grand Angkor.

J'arrive sur la colline aux sapins et aux vergers, et je bois l'eau du puits sans que personne ne me remarque parce qu'ils pensent tous que je suis dans ce pays du Sud et m'écrivent là-bas, au Sud.

Je rencontre le grand-père sur la colline et je lui dis : Tu vois, je suis rentré, allons prendre le thé. Mais il ne m'entend pas.

Le grand-père fait le thé, un vrai régal (la passion du thé lui est venue au front), mais dans l'ensemble, on n'apprécie guère cette boisson dans les villages russes, on se contente de lait et de *kissel*, c'est plus consistant, plus nourrissant.

Le grand-père préparait en artiste le thé que nous dégustions longuement, puis je l'encourageais dans son dada et il me racontait alors une de ses sombres histoires mystiques : il était allé dans la cour, pour un besoin, au moment le plus désagréable et le plus dangereux, à minuit et, une fois dehors, il avait vu le toit de paille de l'étable s'écarter, s'ouvrir, et des jambes en sortir...

Je dis : Grand-père, c'est moi, je suis rentré, allons à la maison, tu joueras et tu chanteras. Il n'entend pas. Il regarde ailleurs.

Au vrai, le grand-père ne sait pas jouer, mais il y a un accordéon à la maison et, émoustillé par le vin, il prend l'instrument, en tire d'étranges mélodies et chante de vieux chants de bagnards : « À travers l'obscur taïga perdue, la lointaine contrée sibérienne, un vagabond fuyait Sakhaline par l'étroite sente des bêtes... »

Alors, lentement, je file seul dans la maison et, par peur de les voir tous à la fois, je monte au grenier où se trouve un coffre en bois dur, ferré. Dans le coffre, il y a de tout : de vieilles bourses vides, des perles de verre, des revues d'apiculture qui tombent en poussière, des foulards, des chiffons et quelques gros livres d'église. Avant cette guerre, bizarrement, ces livres ne m'intéressaient pas...

J'avais le grenier pour bureau, je pouvais en toute tranquillité y lire, y rédiger de longues lettres adressées à des amis et à un ermite philosophe du Baïkal. Le grand-père m'avait écrit à l'armée pour me dire qu'il m'avait fabriqué près de la cabane-étuve une chambre claire, en rondins, et je m'étais même senti triste à l'idée que je n'aurais plus besoin de grimper m'isoler au grenier ; pourtant, le grenier n'était vivable qu'en automne ou par temps de pluie en été ; quand nous avions un été ensoleillé, il devenait four, désert : le taureau de cuivre dans lequel, chez Gogol, les anciens Polonais faisaient rôtir les cosaques récalcitrants.

Du grenier, j'avais vue sur beaucoup de choses : l'église, la rue (au temps jadis, c'était la fameuse Vieille Route de Smolensk, celle qu'avaient suivie les Français, pillant les villages alentour, quand ils marchaient sur Moscou et que des bandes sorties des forêts les attaquaient à la fourche et à la hache). Je pouvais voir aussi les sapins plantés près de l'école, sept ou huit grands sapins très sombres, avec parfois, en automne, au-dessus d'eux, un ciel extraordinairement lumineux et, en regardant les sommets noirs dans le ciel si lumineux, je retrouvais l'image, très nette, du lac Baïkal, où j'avais rencontré la femme du Clochère. D'avoir un peu connu la vie avant la guerre me rendait les choses plus faciles qu'aux autres, à ceux qui n'avaient pas eu le temps de vivre.

Je pouvais voir tout cela, plus le bois de bouleaux. Tandis que, depuis la fenêtre de l'isba, l'horizon était limité par les buissons. Et là, pour le coup, dans la chambre construite contre la cabane, je ne verrais plus rien. Seulement le verger.

Mais c'était déjà une merveille.

Je me rappelle le verger dans la clarté de la lune automnale.

Toute la journée, sous les tilleuls jaunes, au-dessus desquels brillait un ciel d'un bleu profond et flamboyait un soleil déjà frais, le grand-père et moi nous avons fendu des bûches de bouleau. Il y avait aussi du bois de tremble que le grand-père cassait avec une petite hache pointue ; moi, j'écrasais le bouleau avec une lourde cognée : le bouleau est dense et noueux. Le soir, quand nous eûmes fini toutes les bûches, grosses et petites, nous rentrâmes dans la maison où on nous récompensa de nos efforts en nous offrant une liqueur. Alors le grand-père prit l'accordéon, chanta : « À travers l'obscur taïga perdue... » Et moi, je sortis fumer dans le verger.

Je passai le long des plantes encore fleuries, cosmos, phlox, on aurait dit que de ces fleurs d'automne montait un léger courant

d'air : un parfum délicat, à peine perceptible. Je contournai la maison et vis le verger tout entier sous la lune. Je vis un buisson d'asperges parsemé du vif-argent de la rosée ; des plates-bandes couvertes de têtes de chou blanc toutes tordues ; je vis la clarté mate, le suintement de lumière verte des pommes, nombreuses dans le feuillage sombre.

Je jetai un coup d'œil sur les tilleuls de l'autre côté de la haie : un tas de bûches de bouleau y brûlait sans bruit, à petit feu. Et au-dessus du toit de la cabane-étuve, à la sévère cheminée noire, il y avait le Verseau.

Je me rappelle le verger en fleurs.

Je m'étais levé avant l'aube ; en préparant le thé, je fis tinter la cuillère, laissai tomber une soucoupe et réveillai la femme qui sortit de la chambre, mécontente, plissant les yeux, protestant qu'avec mon idiotie de pêche j'allais mettre debout toute la maison, je lui proposai du thé, elle refusa et repartit en bâillant. Je bus mon thé, pris des cigarettes, un morceau de pain, me glissai dans l'entrée, y trouvai des cannes à pêche et un bocal de vers, entrouvris doucement la porte, descendis prudemment les marches du perron qui ne grincèrent pas une seule fois. Alors je vis dans le verger le brouillard et, dans le brouillard, les pommiers et les cerisiers en fleurs : les branches et les troncs étaient sombres, le brouillard gris, les fleurs blanches. La terre du jardin était noire, molle, remuée, elle avait accueilli la semence et donnait déjà par endroits des pousses vertes.

Je restai planté au milieu du verger crépusculaire noyé dans le brouillard avec ma canne à pêche, qui soudain me parut réellement idiot... Je posai la canne dans l'herbe, m'approchai de la fenêtre (la femme dormait tout près, sur le divan), et je tambourinai avec les doigts contre la vitre ; la maison est divisée en trois pièces par de minces cloisons en contreplaqué, j'avais peur que tout le



monde entende et que, croyant à l'arrivée d'un pèlerin (il existe encore des pèlerins dans notre vieille Russie, la maison du Clochère avait vu plus d'un vieillard usé, plus d'une vieille décharnée, sans feu ni lieu ni *propiska*, y dormir et recevoir le matin comme viatique du pain et du saindoux), croyant donc qu'un hôte frappait à la porte, ils ne sortent l'accueillir. Mais les rideaux s'écartèrent et j'aperçus la tache blême du visage, encadré de cheveux ébouriffés, et les yeux un peu effarés de la femme. Je mis un doigt sur ma bouche et l'invitai d'un signe de tête à sortir. Elle me demanda, d'un signe de tête, pourquoi. Je lui répondis, d'un signe de tête, qu'il le fallait. Elle secoua la tête et fit non des lèvres. Les rideaux se refermèrent, je m'adosai au mur de la maison, allumai une cigarette et attendis.

Dans le village résonna le chant un peu hésitant des premiers coqs.

La cigarette s'éteignit, j'essayai de craquer l'allumette de façon à ce que la femme, si elle était encore sur le divan, entende et sache que je l'attendais là. L'allumette fit un bruit bien sec, la femme avait sûrement entendu.

Près de la cabane-étuve, sous les pommiers, il y avait un endroit où on ne retournait pas la terre, où on ne semait rien, on laissait l'herbe exprès, pour avoir à côté de quoi nourrir les lapins : ce serait là. Et j'avais sur moi mon épaisse doudoune neuve.

Je pris une deuxième cigarette.

Sous les pommiers, à côté du sauna. Dans le brouillard.

Les coqs se mirent à crier à tue-tête, sentant monter à l'est l'aurore. Le brouillard s'épaissit. Quelqu'un passa dans la rue, j'entendis d'abord les pas puis aperçus une silhouette sombre, homme ou femme, je n'arrivai pas à distinguer. Certainement une femme, une trayeuse.

Tant pis pour les passants, il y avait tant de brouillard dans le verger que personne ne verrait rien.

Ensuite le brouillard se colora brusquement, se fit plus léger, se dissipa petit à petit, les oiseaux donnèrent de la voix, les chiens se lancèrent dans un concert d'aboiements, les seaux tintèrent contre le puits, quelque part un tracteur démarra, les rayons du soleil s'allongèrent sur le village et flottèrent dans le verger, au milieu des arbres sombres parsemés de fleurs. La porte puis les marches du perron grincèrent ; gagné par le froid, je jetai un coup d'œil, de derrière la maison, et vis, bâillant, se grattant, lourd, pas rasé, le grand-père en maillot de corps et en larges culottes bleues.

Dans ce Sud torride et poussiéreux, les hivers peuvent être mauvais. En partant à l'armée, je pensais que je ne connaîtrais plus le froid ; oh, bien sûr, les saisons alterneraient : un été caniculaire, un automne chaud et un hiver doux, avec des pluies tièdes. Effectivement, le premier hiver, il y eut peu de neige, une neige qui ne tenait pas, la pluie tombait à verse pour le nouvel an européen (pas tiède du tout, à vrai dire) et la steppe était recouverte, du matin jusqu'à midi, par des brouillards givrants. Mais le deuxième hiver fut dur, neige, gelées, vent ; il valait mieux ne pas aller toucher sans gants la surface glacée, collante d'un tracteur blindé. Lors des opérations, on nous donnait des bottes de feutre avec des semelles de caoutchouc, des pantalons ouatinés et, pour les mitrailleurs, quelques capotes dont nous nous couvrions quand nous passions la nuit dans les tracteurs au milieu des déserts glacials ou dans les montagnes pâles sous les étoiles. Nos visages étaient noircis par le soleil hivernal de montagne et les vents gelants du désert.

Notre tente imperméabilisée avait pour tout chauffage deux poêles, alimentés d'abord au fuel. Là, la température était

acceptable, mais il arriva qu'un peloton d'un autre régiment fut brûlé vif dans sa tente et on nous interdit le fuel. On nous fournit du charbon, en quantité insuffisante, qu'il fallait allumer avec du petit bois. Les caisses d'obus vides y passèrent, puis un tabouret disparut, un second, et bientôt il ne resta dans la tente, pour s'asseoir, que les lits. Les officiers nous engueulaient mollement. Les poêles chauffaient mal et, le matin, couvertures et cheveux étaient gris de givre. Et tandis que, le soir, je faisais sécher mes bandes molletières près du poêle ou que, couché sous deux ^couvertures humides, j'écoutais siffler le vent de la steppe, je me mettais à penser aux hivers du Clochère.

L'hiver grandissait la maison du Clochère qui devenait la Maison.

Le verger était nu, noir, envahi de congères, il y avait des congères partout, les champs brillaient sous le soleil, le bois de bouleaux n'était accessible qu'à skis et la rivière coulait silencieusement sous une couche épaisse de glace et de neige, comme s'il n'avait jamais existé là de rivière, comme si les trous d'eau avec les nénuphars jaunes et blancs, les libellules multicolores et les grenouilles chanteuses n'étaient qu'un rêve.

La nuit, les loups hurlaient dans la campagne.

La première à se lever était la femme du grand-père, elle allumait d'abord le gros four dans la forge, y introduisait, en s'aidant de l'*oukhev*, des marmites pleines de pommes de terre et de betteraves, puis allait dans la grande pièce et faisait brûler le bois séché pendant la nuit dans un fourneau simplement enduit de terre glaise, sans badigeon. Pendant la nuit, si les températures se maintenaient en dessous de moins vingt, la maison se refroidissait : passer pieds nus sur les lattes du plancher vous enlevait d'un coup toute trace de la plus béate somnolence. Et là, les bûches de bouleau et de tremble se mettaient à flamber et à

crouler avec un sourd gémissement dans le fourneau de la pièce principale. Du divan, on ne voyait que le reflet du fourneau dans l'énorme glace de l'armoire brune : en me réveillant, je regardais se croiser, rougeoyant au fond du froid miroir, les rayons incandescents. Et dans la demi-obscurité je voyais l'icône bon marché avec la serviette décorée et les fleurs en papier, et tout près, la femme endormie.

Le four fumait un peu : fumée et tiédeur arrivaient en même temps et bientôt l'atmosphère de la maison devenait âcre, chaude et humide, et il fallait repousser la couverture.

Le balancier en cuivre de la lourde horloge murale en bois allait et venait. C'était le matin mais dehors il faisait nuit, complètement nuit : les étoiles scintillaient, le crépi de la maison se fissurait et, par moments, des bruits sourds montaient de la rivière ; la glace craquait sous l'effet du gel.

Mais sortir de la maison odorante dans le matin nocturne, ça c'était facile ; un plaisir de laver son visage échauffé au gel noir. Et ensuite, pendant toute la journée cuisante, attendre le retour dans la maison, avec ses fours, ses moelleuses bottes de feutre, et goûter à l'avance le thé du soir et les conversations avec le grand-père. L'hiver douillet, paresseux.

Et le printemps voluptueux. Et les orages de juin, les abondantes rosées de juillet, le grand bleu d'août. Et la saison des travaux et festins d'automne quand le bois de bouleaux devenait chaque jour plus jaune, que le petit érable sur la coupole de l'église se teintait d'ocre, quand dans les champs on finissait la récolte du seigle et du blé, que les paysannes liaient les gerbes de lin, que les jours étaient chauds mais les nuits déjà froides et que les astres tombaient, dans une pluie de poussière, de la voûte céleste...

La femme, le grand-père et sa vieille, montés sur des échelles et des tabourets, cueillent les pommes dans les arbres et moi je

traîne dans l'entrée les paniers de saule remplis, je les pose prudemment sur le côté et les pommes se déversent avec un bruit sec sur les vieilles nappes étendues par terre. Nous venons à bout des pommes dans la journée, les pommiers sont vides et légers, seuls les *antonovkas* restent lourds, eux, c'est pour plus tard.

On fait des compotes, de la marmelade ; un jus verdâtre dégouline des pressoirs en bois, les pommes me donnent la nausée, la femme aussi a la nausée. Mais elle, apparemment, ce n'est pas à cause des pommes.

Donc, on a terminé. En récompense de ses peines, le grand-père réclame du vin. Moi aussi, mais en silence. La femme du grand-père ramène une cruche de la cave.

Maintenant, il faut se casser les reins à ramasser les pommes de terre. Armés de fourches, nous allons au champ. Le grand-père et moi, nous retournons la terre, les femmes, à croupetons, retirent de terre les tubercules bosselés. Là, pas question de tout faire en une journée. Le soir, nous chargeons dans des sacs les pommes de terre qui ont eu le temps de sécher, nous les transportons et les vidons dans un sous-sol. Au dîner, je suis raide comme une statue de bois. Les femmes nous servent des pommes de terre, des champignons à la crème et des crêpes épaisses.

Mais ça y est, on a tout vidé, jusqu'au dernier sac ; un peu plus tard, on a brûlé les fanes : dans tout le village, dans tout le pays, de la Baltique à l'Oural, montent des petites fumées bleutées au parfum pénétrant.

Les jours raccourcissent, le soleil est moins chaud, le ciel plus lumineux. Les pluies menacent, annonce la radio. Il faudrait arriver, avant les intempéries, à retourner tout le potager, qu'il soit prêt pour l'hiver. Le grand-père dit qu'on y arrivera mais nous n'y arrivons pas, et nous nous échinons dans la bruine, sous les cieux gris, bas, nos vêtements sont imprégnés de sueur et d'humidité,

nous avons le visage à la fois chaud et froid, la terre s'alourdit et colle à la pelle, et bientôt la pluie, la vraie celle-là, s'abat sur nos cirés et nos vieux feutres.

Voilà, c'est fini. La maison est prête pour le siège ; son ventre est bourré de pommes de terre, le garde-manger est garni de tonnelets pansus pleins de chou fermenté, de champignons et de concombres en saumure, qui dégagent une forte odeur d'ail, d'aneth, de clou de girofle, de feuille de groseillier ; les étagères sont remplies de bocaux de confiture et de compote ; sous les tilleuls s'alignent des piles de bois ; derrière le four, accrochées au mur, pendent des tresses d'oignons vermeils et dorés ; les fenêtres sont doublées, avec, entre les deux épaisseurs, le calfeutrage et des piments maison, rouge feu, lustrés : quand on les regarde, on rêve au nouvel an. Le fenil déborde.

— Alors ? dit le grand-père en se frottant les mains, qu'il a bien calleuses. Hein ?

Sa femme est contente, elle ne se fait pas prier pour mettre sur la table une cruche, puis une deuxième. La femme, la mienne, ne mange presque rien, elle est pâle, elle a les yeux battus. Le grand-père me dit :

— Tu es baptisé ?

Je lui réponds que non.

— Mauvais, dit le grand-père, quand on part à l'armée, il faut être baptisé. Il y aura bientôt, dit le grand-père, il y aura bientôt un nouvel arrivé, il regarde la femme, toi et ce nouveau-là (la femme rougit), on va vous baptiser tous les deux, tu veux bien ?

Le soir, je m'installe dans le grenier, avec une lampe devant la fenêtre noire, je fume les cigarettes à embout cartonné de Grodno et j'écris de longues lettres à mes amis et à l'ermite philosophe qui vit au milieu des pins et des rochers au bord du lac Baïkal. J'entends la pluie sur le toit.

Il pleut, il pleut, continuellement.

Un panier de saule sur le dos, je prends le sentier, tout mou, qui traverse le verger. Je sors par le portillon, je longe le champ de pommes de terre, j'ouvre la porte de la grange, je remplis le panier de foin, je passe la corde à l'épaule, j'enroule l'extrémité autour de mon poignet, je traîne le panier plein de foin vers la maison et je vois mes traces : des flaques noires sur fond blanc. Il a neigé pendant la nuit.

Je n'entre pas dans l'étable, la vache ne m'aime pas, elle me menace de ses cornes et me regarde d'un œil torve. J'appelle le grand-père, il verse le foin dans la mangeoire, la vache respire, rumine, elle a de longs cils, on l'appelle Martha, elle est rousse.

La femme aussi est rousse, elle a la poitrine alourdie, un ventre énorme. Le temps passe et un beau jour apparaît dans la maison un bébé, qui crie, fait des bulles, rend le lait, dort, se réveille et tète, tète. Partout des couches : des couches roses pendent jusque dans le verger hivernal. La femme enduit de graisse les bouts de ses seins gonflés, pour qu'ils ne gercent pas. Le bébé tète, tète, sommeille, et tète encore, entre en rage si on lui met dans la bouche une tétine en caoutchouc au lieu de la chair vivante, molle et chaude.

Par un dimanche ensoleillé, tout blanc et craquant, nous recevons un jeune homme, barbu, frais et trop sérieux, qui sort de sa serviette un flacon d'eau bénite, un pinceau, une croix, un livre, des cierges et une soutane. Le bébé écoute attentivement le père Alexandre, regarde les flammes des cierges et se mange le poing.

Après avoir lu les prières de circonstance, après nous avoir aspergés, le bébé et moi, d'eau bénite, le père Alexandre, avec un sourire timide, passe une croix au cou du bébé et ensuite au mien.

Le baptême s'achève sur un repas de fête. Le grand-père insiste : Prenez donc une petite vodka, père Alexandre, une bonne petite vodka ; le père Alexandre résiste, le grand-père ne renonce pas et le père Alexandre trempe ses lèvres dans la vodka. Par contre, il mange bien et accepte volontiers le thé du grand-père...

Je rêve au grand-père et au père Alexandre, et je rêve à Martha la rousse : elle court dans le verger après le gros bébé tout nu, elle le rattrape, lui offre le pis et s'affale comme une chienne sur le côté en fermant les yeux...

Dans la tente imperméabilisée, dans le tracteur au milieu des pâles montagnes glaciales, à l'ombre des roches rouges, je rêvais à la colline avec sa rangée de sapins. Les jours passaient, il y eut le sept centième jour, puis d'autres jours et encore d'autres, et enfin je rêvai pour la dernière fois au Clochère.

Des hélicoptères tachetés volaient dans le ciel, les chenilles écrasaient tout sur leur passage, parfois un souffle violent projetait en l'air fumée, sable, métal et débris de cuir, de vêtements, de caoutchouc, l'hélicoptère atterrissait, les soldats couraient vers lui avec une bâche pendante. Nous nous traînions dans les monts qui s'éloignent vers le Pakistan et, à chacune des innombrables haltes, nous faisons des tranchées. La terre résonnait sous les pics et les barres de fer ; le soleil brûlait, les mouches tournoyaient, les grosses ampoules rouges sur les mains éclataient. Une fois les pièces installées, nous ouvrons le feu sur les montagnes, respirant poussière et poudre. Quand approchait le matin, nous déménagions et partions ailleurs. Les hélicoptères continuaient à emporter des soldats en pantalon déchiré et vareuse mouillée, gluante. Nous avions derrière nous deux années de vie dans les steppes et les montagnes, mais on semblait nous avoir oubliés et nous nous déplaçons à travers gorges et plateaux, creusions des



tranchées, buvions telle quelle l'eau des canaux et des ruisseaux et inondions les pierres de diarrhée.

Nous étions assis, occupés à fumer, et observions la tortue. Le sergent la frappa avec une masse. Il se mit à taper de plus en plus fort... Soudain le chef de bataillon arriva et cria : Batterie, au départ ! On rentre ! Et le sergent prit de l'élan, cogna, la carapace de la tortue éclata – un flot d'éclaboussures rejaillit sur nos bottes.

Le soir tomba. Nous étions prêts, la deuxième batterie aussi était prête, et le bataillon d'infanterie, et les chars et les batteries de mortiers, tout le monde était prêt, tout le monde attendait. De grasses étoiles apparurent, immobiles au-dessus des crêtes. Alors les commandements retentirent, les moteurs grondèrent, la colonne vibra, grinça, démarra dans un raclement de chenilles.

Personne ne dormait. La colonne avançait tous phares éteints. Les crêtes s'étiraient, noires, énormes, et la colonne progressait lentement entre des pattes de pierre, sous des fronts de granit, le long d'immenses queues menaçantes.

Pendant deux ou trois heures, la colonne roula à travers les montagnes.

Le jour pointait.

Assis derrière la mitrailleuse, renversé contre le couvercle de l'écouille, je regardais les étoiles qui se décoloraient, les rochers et les montagnes qui s'éclaircissaient, grisâtres, je regardais, hébété, les yeux fixes, je secouais la tête, bâillais et les étoiles éclataient comme les ampoules sur les mains, la barre cognait contre la carapace d'une tortue géante, elle cognait, les ampoules éclataient, et soudain une lumière s'alluma : une brèche, je passai au travers, difficilement, en me salissant, le grand-père me vit sur la route blanche, s'élança pieds nus dans la neige, courut le long des tilleuls, du puits, des sapins et s'engouffra dans l'église ; à son

entrée, une lueur cuivrée jaillit aux fenêtres vides de l'église, un grand tintement fit resplendir les isbas et mon visage sale, je tremblai, me courbai, m'affaissai et me retrouvai agenouillé sur la terre enneigée.